



ENTRETIENS

avec Ferdinand Goëtz

I

Du choix des œuvres dans l'éducation musicale

Je vis pour la première fois Ferdinand Goëtz dans un salon d'hôtel, au bord d'une petite plage bretonne, frileusement abritée entre deux pans de rochers. J'ignorais tout de lui, jusqu'à son nom; et cependant, lorsque mon ami D. me conduisit devant cet homme singulier, au visage calme et grave, à l'œil perçant, à la voix doucement autoritaire, je ne pus me défendre d'une profonde et respectueuse émotion. Monsieur Goëtz était un de ces héros obscurs, qui puisent dans je ne sais quelle lumière intérieure le suprême courage de répéter toute leur vie des vérités simples et éternelles, que les hommes n'entendent vraisemblablement jamais, puisqu'elles ont le sens commun.

Nous sortions d'un de ces interminables repas, dont les grandes casernes balnéaires détiennent le secret. Quelques groupes, rêveurs ou fumeurs avaient affronté la fraîcheur étoilée de cette belle soirée de septembre, et, accoudés au bord de la terrasse, contemplaient les profondeurs obscures de l'Océan. J'étais assis près de la porte du salon, entre mon ami et Ferdinand Goëtz. Au fond, une jeune fille jouait du piano: — Ajoutons, pour l'exactitude des faits, qu'elle en jouait mal. Ce fut d'abord une valse aux contours enveloppants; puis un *Nocturne* rêveur de Chopin, dont elle écorcha les notes avec affectation; enfin, un morceau de genre, comme on en fait et — hélas! — comme on en joue. Un silence bienfaisant succéda à cette manifestation musicale, la jeune fille disparut, le salon acheva de se vider de ses derniers dormeurs, et je restai seul, un peu somnolent, entre mes deux compagnons.

La voix de Ferdinand Goëtz s'éleva:

— J'ai vu, dit-il, cette même demoiselle, ce matin, dans la bibliothèque de l'hôtel choisir un livre pour emporter à la plage.

Il s'arrêta un instant, voulant sans doute piquer ma curiosité par cette réflexion incomplète. Mais je gardais mon attitude insouciant. Il continua:

— Sa digne mère était auprès d'elle et scrutait les titres des volumes. Je la vis recuser tour à tour les comédies de Musset, *Madame Bovary*, les *Demi-Vierges*, Mirbeau, Anatole France, Willy....

— En vérité, interrompis-je, je ne saurais lui donner complètement tort.

— Qui vous dit que je lui donne tort? s'écria Goëtz avec un mouvement d'impatience. Elle avait parfaitement raison. Mais ce que je trouve extraordinaire, ce que je trouve scandaleux, continua-t-il avec une certaine apreté dénotant une irritation longtemps contenue, c'est qu'une mère, qui s'effarouche lors que sa fille effleure un volume troublant, lui laisse lire et débiter sans aucun contrôle tout ce que la plume plus ou moins géniale des compositeurs se plaît à

jetter sur nos pianos et dans nos casiers à musique.

Cette idée ne me déplaisait point. Cependant, pour inciter à parler ma nouvelle connaissance, j'esquissai un geste de protestation.

— Oh! ne nous trompons pas, dit Ferdinand avec le plus grand calme. Ne croyez pas que je cherche en ce moment à me donner une originalité facile en disant du mal de Monsieur Frédéric Chopin que vous avez parfaitement le droit d'admirer et qui est un grand musicien. Soit. D'autre part, vous pensez, ainsi que moi, que la valse lascive de tout à l'heure et la petite rêverie polissonne qui a clôturé cet aimable concert sont à la honte de qui les a faites. Cela n'a d'ailleurs aucune importance pour ce que je veux avancer. Je considère Maupassant comme un de nos plus grands écrivains; peut être n'est ce point là votre opinion: il n'en est pas moins vrai que nous serons d'accord pour écarter des yeux d'une jeune fille les passages les plus beaux et les plus suggestifs de *«Une Vie»*. Eh bien! franchement, Monsieur, vous qui êtes musicien, estimez-vous décent qu'une fille honnête exécutée avec ces manières langoureuses une œuvre belle, sans doute, mais... comment dirais-je?... troublante.

— Oh! Ferdinand protesta mon ami que cette discussion éveillait...

— J'exagère? répondit tranquillement Goëtz. Oui, je sais, ce n'est pas l'opinion commune. Il est admis que la musique est un art éthéré. La musique, comme le feu, purifie tout. La musique ne peut pas exprimer des sentiments bas et grossiers; or, plus exactement, elle n'exprime rien, c'est un assemblage insignifiant de sons plus ou moins désagréables à l'oreille... Plutôt plus que moins, ajouta-t-il entre ses dents, tandis qu'il lançait au piano un regard de rancune.

Il s'arrêta et se perdit dans une rêverie profonde.

— Pensez-vous, Monsieur, hasardai-je, qu'une œuvre musicale puisse exprimer des sentiments vils, voire même des instincts grossiers, au même titre que le langage des mots.

Ferdinand me considéra quelques instants avec une certaine hésitation. Puis, il me regarda bien en face et me répondit fermement:

— Monsieur, je ne pense pas que l'on puisse rapprocher l'expression musicale de l'expression littéraire. Je m'explique.

«Vous dites: «Je suis triste». Quelle est la portée exacte de ce mot? Il désigne un état physique et mental. Le mot peut en indiquer les causes, les effets, les manifestations tant extérieures qu'intérieures. Mais la sensation en elle-même, la façon particulière, individuelle, dont l'émotion est ressentie par vous, voilà ce qu'il est impuissant à rendre. Voilà le domaine de la musique. La musique ne nous dit pas: cet homme est triste; elle nous fait éprouver directement cette tristesse. Par elle nous pénétrons dans une âme humaine, nous palpitions avec elle, immédiatement, sans intermédiaire...»

Ferdinand se tut un instant, cherchant avec un embarras visible un terme qui rendit plus clairement sa pensée. Puis, prenant tout à coup un ton très humble, il me dit avec douceur:

— Monsieur, il me vient à l'esprit une comparaison banale, mais qui me semble s'adapter fort exactement à mon idée. On n'use habituellement d'un pareil procédé

qu'avec des auditeurs d'esprit moyen, rebelle aux spéculations abstraites. C'est pour quoi, je vous prie de m'excuser, si je l'emploie devant vous: croyez bien que c'est par pure impuissance de ma part de m'exprimer directement.

Je restai muet, tant j'étais stupéfait de cette timidité soudaine. À côté de brusqueries excessives, Ferdinand Goëtz avait de ces accès d'exquise urbanité.

Il reprit:

— Puisque vous m'y autorisez... Le mot, c'est l'étiquette... oui, l'étiquette apposée sur une vieille bouteille poudreuse; la musique, c'est le contenu, le divin jus de la vigne raffiné, quintessencié par le temps. L'étiquette vous indique le nom, la provenance, l'âge du vin; elle pourrait même en expliquer la saveur, le parfum particulier et, par une description suggestive, vous en donner une sorte d'avant-goût. Mais la sensation directe, la jouissance en elle-même, la douce excitation des cellules du palais, l'échauffement du cerveau, voilà ce que, seule, l'absorption de la liqueur peut vous procurer.

Vous voyez où je veux en venir? poursuivait Goëtz en souriant. Si la parole peut dénoter, caractériser, même, le trouble intérieur, la musique, elle seule est susceptible de faire, pour ainsi dire, pénétrer en nous la sensibilité d'autrui, d'établir entre le système nerveux de l'auteur et celui de l'auditeur une sorte de lien magnétique qui leur permette de vibrer à l'unisson.

«Eh bien, Monsieur — le visage de Goëtz redevint grave — si le cœur de l'artiste est habité par des sentiments bas, vils, grossiers, sa musique palpitait de sentiments bas, vils, grossiers et celui qui l'entendra sera envahi par des sentiments bas, vils, grossiers. Et cette jeune fille, dont la poitrine vient d'être soulevée par une émotion malsaine, sera plus apte au bal de demain soir à se laisser saisir par la même émotion lorsque mon ami D. lui débitera des propos ineptes et galants».

Cette boutade fit sourire avec complaisance celui qu'elle visait.

— Croyez-vous, demandai-je alors à Ferdinand, que cette jeune fille ait pénétré aussi bien que vous le sens de ce qu'elle a joué tout à l'heure?

— Peu m'importe qu'elle ignore le nom de la liqueur dont elle s'éivre, répliqua-t-il d'un ton tranchant. Elle ne comprend pas? Soit. Mais elle sent.

Il s'arrêta net, puis reprit plus doucement:

— Je voulais seulement vous demander, pourquoi, parents et maîtres, font un choix judicieux dans les lectures de leurs enfants et trouvent tout naturel qu'ils se délectent les oreilles au moyen de morceaux de musique dont les uns sont des chefs d'œuvres que la jeunesse ne doit point cultiver, et les autres, des ignominies dont ni vous, ni moi, ni personne ne devrions avoir besoin de faire aujourd'hui le procès?

Et comme je cherchai une réponse à cette interrogation catégorique:

— Oh! répondit Ferdinand Goëtz, c'est une simple question que je vous pose. Je ne vous demande pas d'y répondre, car la nuit ne suffirait pas...

Puis, d'une voix blanche, il ajouta en se levant:

— Je vous souhaite le bonsoir, Monsieur... Telle fut ma première conversation avec ce singulier personnage.

Lucien CHEVAILLIER.